

Élégamment étendu sur le sable, il se léchait les pattes avec tout le soin et toute la propreté que les chats les plus civilisés apportent ordinairement à leur toilette.

Toute tentative de fuite ou de défense était impossible. J'essayai d'un stratagème qui réussit quelquefois, dit-on, surtout vis-à-vis des ours. Je m'étendis la face contre terre et je fis le mort. Quelques secondes s'écoulèrent ainsi, secondes pleines d'innarrables angoisses. Aucun signe ne m'avertissant de l'approche de mon ennemi, je me hasardai à lever la tête; le tigre venait de m'apercevoir et prenait son élan; en quelques bonds il m'atteignit et se mit à me flairer du crâne aux talons; puis, désireux de compléter son examen, il me retourne avec ses pattes, quelquefois sans me blesser.

Je m'efforçais à une immobilité absolue; je retenais mon souffle. Le sien passa, à plusieurs reprises, sur mon visage et l'embrasa.

Cette investigation le convainquit sans doute que j'usais de ruse, et que je n'étais pas un morceau à dédaigner, car ses crocs s'attachèrent à ma ceinture, et me soulevèrent avec autant de facilité que le chat fait de la souris.

Incapable de réunir deux idées, glacé par la terreur, j'eus cependant la force de recommander mon âme à Dieu. C'était moins une prière qu'un élan à la fois instinctif et religieux; après quoi j'attendis qu'il plût à mon maître de me lacérer et de me mettre en lambeaux.

J'éprouvais à la ceinture une pression violente; mais ma chair n'était que meurtrie, le sang n'avait pas jailli. La Providence m'exauçait-elle? Venait-elle ainsi à mon secours? Je n'en doutai pas, et cette pensée me rendit quelque peu à moi-même. L'animal continuait à me tenir en l'air, et regardait tantôt à droite, tantôt à gauche, comme pour s'orienter.

Tout à coup il s'élança devant lui avec une prodigieuse impétuosité, et je fermai les yeux.

Je ne les rouvris que lorsqu'il se fut arrêté. Il me posa assez doucement à terre et se coucha contre moi; ses deux pattes de devant pesaient sur ma poitrine, et semblaient dire: Tu m'appartiens! Je lui appartenais, en effet; j'étais à sa merci, et dans ce désert sans bornes, loin de toute habitation, de tout secours, le bras de Dieu pouvait seul me délivrer.

Pendant cette première étape dont je n'avais nullement mesuré la durée, et qui était peut-être la dernière, le sentiment de la vie s'était éteint en moi presque complètement. Dès que je touchai le sol, je ressentis un véritable soulagement. Ce qui me surprenait, c'est que ce tigre ne m'eût pas encore dévoré.

Était-ce défaut d'appétit? Était-ce raffine-

ment de gourmandise? Préférait-il la chair mortifiée à la chair fraîche?

Aujourd'hui que le péril est loin de moi, je plaisante. Au milieu du désert et sous le regard sanglant de mon farouche compagnon, d'effroyables tortures morales m'assaillaient. Celles d'un condamné à mort attendant l'heure du supplice doivent, ce me semble, leur être à peine comparables.

Je me trompe.

S'il est coupable, celui-ci en endure de plus atroces encore, qu'enfante indubitablement son crime. Le poids de son forfait écrase sa conscience. La mienne ne m'en reprochait aucun. Les griffes du tigre le plus furieux ne labourent que le corps périssable. Celles du remords font saigner l'âme immortelle.

À ce temps d'arrêt, que j'aurais voulu prolonger, succéda une seconde étape qui me parut moins insupportable que la précédente. Ce n'était pas que je m'habituaissse graduellement à ce mode de locomotion. Malgré la vigueur de ses jarrets et de sa mâchoire, cette course prolongée dans le sable fatiguait visiblement mon tigre. Ses bonds devenaient moins fréquents et moins allongés, et je craignais, avec quelque raison, qu'au prochain relais il n'éprouvât le besoin de se restaurer.

D'ailleurs, nous touchions peut-être au but qu'il se proposait d'atteindre. Peut-être aimait-il mieux me manger dans son repaire par convenance et par habitude, et afin de ne perdre aucun relief de mon individu? Peut-être me destinait-il à quelque tigresse favorite? Peut-être m'apportait-il à de petits tigres affamés? Ces trois hypothèses étaient également désespérantes.

Cette seconde course fut suivie à son tour d'un autre repos, pendant lequel je m'enhardis jusqu'à me mettre sur mon séant. Un coup de patte énergique me rejeta sur le dos et m'ôta toute envie de recommencer, d'autant plus qu'un grognement sourd et significatif l'accompagna.

Dans un lointain assez distinct se dressait un énorme point noir qui ne pouvait être autre chose qu'une forêt. C'était de ce côté que nous nous dirigeons. Là devait être le terme de mon voyage et de mon agonie.

Le tigre me reprit pour la troisième fois dans sa gueule avec la même délicatesse, et repartit. Sa respiration était plus bruyante, son galop plus saccadé et plus lourd. Selon toute apparence, peu d'instants me séparaient de la mort. Loin de me troubler et de m'abattre, son approche me rendit la mémoire et éclaircit mes idées. Je me souvins et j'oubliai.

J'oubliai le tigre, ses dents meurtrières auxquelles j'étais attaché, et qui tout à l'heure pulvériseraient mes os et se rougiraient de mon sang. Je me souvins du bien que j'avais